

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 14

Artikel: La prise de Chillon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210320>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 4 avril 1914 : † Mistral (V. F.). — La vicie Renaudo (Mistral). — Dictons provençaux. — Pioz, le grand dadou (J. J.). — Première désillusion (M.-E. T.). — Les souvenirs laissés par J.-J. Rousseau. — Boutades.

† MISTRAL

FRÉDÉRIC MISTRAL est mort, le 25 mars, à l'âge de 84 ans. La France perd en lui un de ses écrivains les plus illustres, et la Provence son plus grand poète, ainsi que l'ouvrier principal de la renaissance de l'antique langue des troubadours. Bien qu'il eût fait son droit et qu'il fût devenu un « monsieur », Mistral demeura fidèle à son petit village de Maillane et ne quitta la ferme paternelle, son cher « mas », que pour y revenir bien vite.

« Une fois licencié, comme tant d'autres, raconte-t-il dans ses *Mémoires*, j'arrivai au mas à l'heure où on allait souper sur la table de pierre, au frais, sous la tonnelle, aux derniers rayons du jour : — Bonsoir toute la compagnie ! — Dieu te le donne, Frédéric !... Et lorsque, encore debout, devant tous les laboureurs, j'eus rendu compte de ma dernière suee, mon vénérable père, sans autre observation, me dit seulement ceci :

« — Maintenant, mon beau gars, moi j'ai fait mon devoir. Tu en sais beaucoup plus que ce qu'on m'en a appris. C'est à toi de choisir la voie qui te convient : je te laisse libre.

« — Grand merci, répondis-je... »

A cette même heure, le futur poète prit la résolution de revivre en Provence le sentiment de race qu'il voyait s'annihiler, de provoquer cette résurrection en restaurant la langue historique du pays par la flamme de la poésie. Mistral avait alors vingt-et-un ans.

« Un soir, dit-il, par les semelles, à la vue des laboureurs qui suivaient en chantant la charrue dans la raie, j'entamai, gloire à Dieu ! le premier chant de *Mireille*. »

Mireille, le chef-d'œuvre de Mistral, parut en 1859. Dans cette touchante histoire d'amour, apparaît la Provence tout entière : passé et présent, nature et histoire, idiome et tradition. Du coup, son auteur devint célèbre, et sa gloire demeurera aussi longtemps que le provençal. Ses vers n'ont pas seulement les lettrés pour lecteurs : le peuple les connaît, les récite ; il n'y a pas de belles fêtes rurales, de grandes réunions populaires, sans que la poésie de Mistral n'en fasse partie, et cette poésie n'entretient les milliers de paysans qui l'écoutent que des vertus antiques, de l'amour de la famille, des riches-

ses de leur merveilleuse terre ; ses vers sont pleins de soleil, comme la Provence même ; ils sont éclos, non dans un cabinet de travail, mais en plein air, en face des Alpilles.

Le poème de *Mireille* fut traduit à peu près dans toutes les langues. L'Académie française le couronna. Il inspira le compositeur Gounod. En 1884, la librairie Hachette en publia une édition de grand luxe, que le peintre Eugène Burnand orna de vingt-cinq eaux-fortes et de cinquante-trois dessins superbes.

Ce qui fait l'originalité du génie de Mistral, c'est qu'il est la vraie image de son pays. Re-

vail était pressant, qu'il fallait donner aide, soit pour rentrer les foins, soit pour dériver l'eau de notre puits à roue, il criait dehors :

« — Où est Frédéric ? »

» Bien qu'à ce moment-là je fusse allongé sous un saule, pareissant à la recherche de quelque rime en fuite, ma pauvre mère répondait :

« — Il écrit.

» Et, aussitôt, la voix rude du brave homme s'apaisait en disant :

« — Ne le dérange pas.

» Car, pour lui, qui n'avait lu que l'Écriture Sainte et *Don Quichotte* en sa jeunesse, écrire était vraiment un office religieux. »

En 1897, la ville d'Arles vit s'ouvrir un « Musée de la Vieille Provence ». C'était une nouvelle création de Mistral, qu'il enrichit grandement à partir de 1904, grâce au prix Nobel, à lui décerné cette année-là.

Frédéric Mistral vint une fois sur les bords du Léman, pour voir d'où jaillissait son beau Rhône. Peut-être, en passant, s'informa-t-il de l'état de nos patois. Il saluait avec joie les écrits rappelant les anciennes traditions et les pittoresques du langage de nos pères. A M. Alfred Ceresole, qui lui avait envoyé ses *Scènes vaudoises*, il écrivit en 1885 une lettre charmante, pour le complimenter, et dont voici la fin :

« Né provençal, je suis l'instinct de ma nature, j'obéis à la voix du sang, je défends de toutes mes forces la personnalité et l'honneur de ma race réfugiée dans notre langue populaire. Et par les locutions romandes qui émailent les gentilles causeries de Jean-Louis, je vois avec bonheur que le génie provençal, sur les ailes du vent que vous appelez, je crois, *föhn*, va fleurir jusqu'aux rives de la source du Rhône.

» Puisque j'ai l'honneur de parler à un pasteur, et à un pasteur très sympathique, qu'il me soit permis de terminer ma lettre par

ce *desideratum* : n'est-il pas regrettable que la religion réformée n'ait pas réservé une chaire évangélique à cette langue provençale dans laquelle furent écrites les premières versions des livres saints et dans laquelle prêchèrent et lutèrent les anciens apôtres du protestantisme, je veux dire les Albigeois et les Vaudois ! »

Les quelques échantillons de cette belle langue, qu'on trouvera plus loin, permettront aux lecteurs curieux de ces choses de faire toute sorte d'observations sur les similitudes entre le provençal et le patois vaudois, en même temps qu'ils les rempliront d'admiration pour le génial



La prise de Chillon.

Les guerres de Bourgogne avaient porté une rude atteinte au prestige des souverains qui jusqu'alors avaient régné sur le Pays de Vaud. Berne n'eut pas de peine à se rendre maître de ces riches contrées, qu'elle convoitait depuis longtemps. Il ne lui restait plus, pour couronner sa victoire, qu'à s'emparer de Chillon, qui résistait encore, et des terres de l'Evêché de Lausanne. Une expédition, commandée par Négeli, attaqua le château de Chillon le 28 mars 1536. Une flotille genevoise s'était alliée aux Bernois. Prise entre deux feux, la place se rendit le 29, Bonivard fut délivré. Le gouverneur, Antoine de Beaufort, réussit à s'échapper avec une partie de la garnison. Deux jours après, l'armée bernoise entra à Lausanne, dont le dernier évêque, Sébastien de Montfaucon, prit la fuite. Nous étions de Berne !

« Cliché extrait de la plaquette « Souvenir du Centenaire » éditée par la papeterie Krieg & Cie.

tiré toute l'année au mas de Maillane, son temps s'y passait à écrire de beaux chants — *Calendal*, les *Iles d'Or*, *Nerto*, la *Reine Jeanne le Rhône*, les *Olivettes* — à rédiger l'*Armana provençau*, à réchauffer le zèle de ses amis les « félibres », à rédiger ses *Mémoires*, à édifier enfin le monument impérissable qu'est le *Trésor du félibrige* ou dictionnaire de la langue provençale, pour lequel l'Académie française le gratifia d'un prix de dix mille francs.

Cependant, il arrivait que le père du poète le réclamait pour des besognes plus prosaïques : « Pauvre père ! Quelquefois, quand le tra-